

Jean Christophe Bailly

Introduction et Le propre des villes

Extraits de *La ville à l'œuvre*, Bertoin, Paris.

1992

Introduction

Les textes que réunit ce livre ont tous trait à la ville.

Écrits entre 1981 et aujourd'hui, ils sont divers d'écriture comme d'occasion: certains relèvent plutôt de l'évocation, tandis que d'autres ont un tour théorique et que d'autres enfin sont presque des textes militants. Ce qui les réunit, c'est une préoccupation que je crois avoir eue de toujours, bien que je ne sois ni architecte, ni urbaniste, ni historien. On ne s'étonne pas de voir un écrivain ou un philosophe parler de musique, de peinture, de politique. Je m'étonne qu'il n'y ait pas davantage d'écrivains ou de philosophes qui parlent d'architecture. Celle-ci pourtant est devant nous, autour de nous, nous vivons dans ce qu'elle a édifié, dans ses ordonnances, ses disjonctions, sa crise. Or, tout se passe comme si ce qui la fait était là depuis toujours à la façon d'un décor immanent, aimé ou détesté. J'ai essayé de comprendre de quoi les villes étaient faites, de déterminer les causes des joies que j'y ai éprouvées, d'en tirer quelques conséquences relatives aux lieux ou plutôt aux non-lieux où ces joies ne peuvent plus se produire.

Le livre se divise en trois parties. La première, intitulée Ville, langue, mémoire, est la plus théorique: de façon non systématique et en gardant toujours pour fil directeur l'expérience du passant, les articles qui la composent forment une sorte de « imprécis » de poésie urbaine. La seconde Lieux, noms, matières, descend pour ainsi dire dans les choses et fonctionne comme une articulation de promenades. La troisième enfin, La ville en friches, aborde la question de la banlieue et, plus spécifiquement, des grands ensembles. Elle ruche par conséquent au problème de la non-ville et, comme telle, à l'actualité. Bien entendu, ces trois parties ne sont pas absolument distinctes et se recoupent. Les mêmes motifs y reviennent, comme dans une tresse, et certaines affirmations, voire certains exemples circulent d'un texte à un autre. Mais c'était là une fatalité, non seulement parce que ce livre est un recueil, mais surtout parce que ce qui y est dit de l'espace urbain est constant et, je l'espère, unanime.

Les demeures et les assemblages de demeures et d'édifices que sont les villes occupent l'espace, comme tout ce qui existe. Mais, à la différence des autres corps, ils l'occupent sans le remplir et en le laissant jouer à l'intérieur d'eux-mêmes. En tant que contenants immobiles contenus dans l'espace, ils doivent aussi s'y tenir comme des ouvertures. Si c'est bien le mur qui qualifie l'architecture - et ceci depuis la première paroi de paille ou de branchages tressés formant abri - celle-ci ne commence à se décliner, pourtant, que par une alternance mesurée de pleins et de creux, que par la procession des ouvertures et des passages. Le fil rouge de ce livre suit l'idée que la ville qui, par nature, multiplie les murs et les enchevêtre ou les trame, multiplie du même coup les ouvertures et les passages, et que cette démultiplication, qui révèle l'espace en traçant en lui des schémas de lisibilité complexes et variés, produit un effet libérateur: un art d'aviver le jeu des courants et des circulations qui se confond *more geometrico* à la naissance du sentiment politique.

Lorsque les Grecs comprirent que ce n'était pas tant par ses murailles ou par ses limites mais par son agora, par son théâtre et par sa forme que se définissait la cité, lorsqu'ils pressentirent que cette forme répondait à ce qui, dans la cité, fondait l'espace démocratique, ils ouvrirent la dynamique par laquelle la ville accédait à son identité: l'agrégat des maisons cessait de répondre à la convocation de hasard du pôle palatial et des lignes de défense, pour se répandre rationnellement dans une étendue gagnée, distincte des prétentions privées.

Cette confusion d'un topos et d'un logos fondant une liberté, non

seulement n'est ni donnée ni garantie, mais elle est infiniment perturbable et continuellement menacée. Que la ville se referme dans ses murs ou qu'un mur vienne la couper en deux (et ce mur absolument sans trouées, ni passages, ce mur niant intégralement l'architecture et la ville, le plus étrange est que nous l'avons connu) ou encore, ce qui est le plus fréquent, du moins aujourd'hui, que les murs de la ville cessent de ménager entre eux les rythmes et les échappées nécessaires. Au libre accomplissement des parcours, et aussitôt l'espace urbain, abandonné, glisse hors de son être propre pour se faire le complice d'une oppression et l'incarner.

La puissance même avec laquelle l'architecture peut incarner l'oppression n'a d'égale que la puissance inverse avec laquelle elle peut conjuguer et affermir un sentiment actif de délivrance. Le lien de l'architecture à la tyrannie est pour ainsi dire originaire. Mais dans ce qui décide du passage de l'univers palatial à celui de la cité, comme dans ce qui opposera plus tard le labyrinthe de la ville à la volonté de maîtrise du château, l'architecture se décline aussi comme la ruse qui, sans fin, se soustrait à ce lien. Cette opposition du château au labyrinthe, de l'imposition à la spontanéité, nous la retrouvons aujourd'hui, de façon voilée, dans le conflit qui oppose l'objet au contexte, l'architecture du discours et du symbole à l'architecture de la langue et de l'accent. La situation n'est pourtant pas celle d'une opposition manichéenne où le « labyrinthe » serait le bien et le « château » le mal. La splendeur des objets ne peut pas être oubliée. Faire entrer le château dans la ville ou inclure l'objet dans le contexte, ce ne seraient là que des mots d'ordre - au demeurant valides - si les villes ne nous avaient pas si souvent présenté ce visage - que l'on se souvienne seulement de ces modèles d'intégration que sont la « basilique » de Palladio à Vicence ou le Palais-Royal à Paris. Ce que l'on peut dire simplement, c'est que les situations d'accord entre objet et contexte ou entre beauté formelle et usage civil ont toujours correspondu à l'existence d'un espace ouvert et que ce sont des villes exposées à leur propre désir d'urbanité qui ont présenté des traits d'immédiate accessibilité.

La fonction urbaine - qui fait défaut à tant de parties de villes et à tant de banlieues - peut être définie comme ce qui entraîne l'assemblage à la ressemblance en créant de l'identité, et comme ce qui entraîne l'identité au partage en créant de l'accessibilité.

Cet espace de, l'identification et du partage, cet espace où le passant, visiteur ou habitant, se sent libre, c'est la rue. La rue est la phrase que le passant lit et interprète au sein du livre ouvert de la ville. Les organisations urbaines sans rues sont comme des livres sans phrases, sans syntaxe: elles sont illisibles. Qu'elle figure au sein d'un réseau tramé géométriquement (et c'est le même indice de régularité, de Millet à Manhattan en passant par Turin ou par les anciennes villes chinoises) ou qu'elle se courbe, capricieuse, au sein d'un labyrinthe organique comme celui des médinas ou des villes du Moyen Âge, la rue est le fil qui tisse la toile de la ville et qui, simultanément, y ouvre des jours. Ces jours et ce tissage, ensemble, en leur densité, constituent l'espace ouvert de la ville, où sa fonction se connaît.

Jamais encore, sans doute, n'ont été réunies les conditions d'une ville optimale, d'une ville qui serait ressemblante dans toutes ses parties. La pensée de la ville est la recherche des voies qui vont en direction de telles conditions, vers cette ressemblance. Elle ne peut que rencontrer en chemin les voies qui s'en éloignent et qui sont devenues, hélas, les plus nombreuses.

Le propre des villes

Carthagène, Cartagena de las Indias: un nom, le nom d'une ville sur la Terre, et ce nom, comme tout nom de ville, de montagne, de lieu-dit, avant d'être un ici (si l'on en est, si l'on y va), est un là-bas : un motif de rêverie, un buisson d'idées qu'on se fait, d'images qu'on imagine. La Colombie, les Caraïbes, la musique, une rue, une place, des balcons, le soleil, un patio plein d'arbres et d'oiseaux ... tout vient, relayé par la littérature (Garcia Marquez, Mutis), les récits de voyage (Humboldt et Bonpland, Elisée Reclus) et même les photographies des guides et des agences. Puis, arrive un jour où l'on s'y rend et tout le buissonnement légendaire du « là-bas » s'éteint, s'évapore en petites fumées invisibles le long des rues. Il en restera à peine une buée. Le réel sonne la charge, comme il le fait, sans bruit, sûr de sa victoire : c'est là, c'est ainsi, ressemblant, différent.

L'apprentissage commence, le souvenir débute. Mais le nom, ce qui faisait venir, ce qui faisait rêver - la ville coloniale intacte, la province créole et ses siestes alanguies -, s'il recouvre bien toute la ville, n'en désigne vraiment que le noyau originel : Carthagène, aujourd'hui, c'est au moins trois villes. La ville ancienne enceinte de murailles et le faubourg de Getsemani serrant tous deux comme une pince le Muelle de los Pegasos (le vieux port) - la ville touristique moderne étirant ses hôtels et ses immeubles tout au long de la péninsule de Bocagrande qu'une caserne surveille comme un verrou - et, enfin, ce qu'on n'hésiterait pas à appeler la vraie Carthagène si tour n'était pas également vrai, soit cet ensemble de faubourgs adossé au plan complexe des lagunes, avec ses tôles ondulées, sa poussière africaine et ses indémodables secrets. Trois zones bien distinctes cohabitent ainsi, Bocagrande tournant le dos aux deux autres qui, du moins, restent proprement colombiennes et marquées du signe de l'ailleurs que l'on était venu voir. Un centre historique donc, exportation stylistique des colonisateurs; une banlieue de faubourgs assez semblable à tout ce qu'on voit dans le tiersmonde, mais indéniably teintée de la tonalité caraïbe; et un faubourg résidentiel, international, bien proche quant à lui d'être, dans la version tropicale, ce que Marc Augé appelle un non-lieu: la tripartition de Carthagène n'a rien d'étonnant ni de catastrophique, et c'est même parce qu'elle est banale que je l'évoque.

Ce que dit Carthagène, en effet, c'est que la ville (ce qui, dans la ville, correspond à l'attente qui est dans son nom) est minoritaire au sein même de l'espace urbain, c'est que l'espace urbain contient de la ville et aussi quelque chose d'auré qui n'en est pas. Le mouvement est spontané, qui rapporte l'art de la ville aux centres anciens où il se constate et la débâcle de la non-ville aux périphéries où il se développe selon toute une série de variantes (allant de l'improvisation des bidonvilles à l'ultra-planification des « villes nouvelles »).

L'idée que l'art de faire de la ville soit un art perdu, et à retrouver, en découle tout naturellement. Si elle est globalement juste et cruellement vérifiée par le manque le plus criant de l'urbanisme moderne, cette idée comporte pourtant tous les dangers d'une dérive passiviste. Le contextualisme, soit le nom un peu lourd du mouvement qui privilégie l'art de la ville sur l'art de l'objet architectural isolé, ne doit pas tant être compris comme une pure conservation que comme une création continue, au sein de laquelle le respect des règles du jeu (gabarits, rues, etc.) l'emporte sur les réflexes de stricte et vaine imitation. La ville rassemble aujourd'hui ce qui la type et lui donne son nom et ce qui, sans type, demeure anonyme. Concomitants et complices sont les mouvements qui capturent le type et ceux qui produisent de l'anonymat. La capture du type qu'est le typique, avec toute la vulgarité dont elle est capable et tous les alibis culturels et touristiques dont elle se dote, accompagne comme son ombre l'atypie proliférante du non-lieu et du sans-nom : presque automatique est le passage de la zone délaissée à la zone « embellie ». Dans les villes de province françaises, l'accumulation des magasins à grande surface et des « zones d'activité » de la périphérie annonce pratiquement la rue piétonne du centre, au point que les uns apparaissent comme l'effet et l'obligé de l'autre.

Maquillée en son centre, délaissée sur ses bords, la ville se retrouve pour ainsi dire dispersée en son propre sein, dans les alvéoles plus ou moins larges où ne l'ont pas encore rattrapée spéculateurs ou édiles.

La vraie ville, la ville tout à l'oeuvre d'elle-même est en effet toujours en quelque façon abandonnée: laissée tranquille, purement vouée aux joies du type et du nom, usant de sa propre essence comme d'une manne renouvelable. Certes vérité du propre ne s'accompagne d'aucune signalisation, elle se signale d'elle-même, elle s'entend: langue natale pour ceux qui la parlent, langue étrangère pour ceux qui la découvrent. Et la surprise, c'est bien que le propre soit dispersé à travers la totalité de l'espace urbain, et qu'il ne corresponde qu'en partie, voire plus du tout, aux zones officiellement recommandées à l'attention du visiteur. La signature du propre est libre et déliée, elle accompagne l'architecture, mais en spécifiant celle-ci tout du long autant comme une suite sans fin de petites notes et d'ariettas que comme un empilage de symphonies. Ainsi, on le sait, dans des villes vouées au tourisme à grande échelle, comme Paris ou Venise, peinerait-on, sauf à certaines heures hors saison, à retrouver leur être-propre là où pourtant les étoiles des guides le signalent, tandis que celui-ci continue de se répandre librement avec la lumière sur telle place ou tel campo oubliés.

Cette vérité du propre en même temps rebondit, retrouvant là où on l'attendait le moins la ville telle que son nom la disait, et il arrive que la banlieue elle-même, comme autrefois les faubourgs, en saisisse, mieux qu'un signe officiel, un accent inattendu ou perdu. Chaque ville parle d'un seul allant son propre argot, chaque ville contient en elle une ville clandestine qui la transperce en des mailles disséminées dont le flâneur, pas à pas, tisse la cote. Qui n'est jamais entré dans une cour ne saura jamais rien de Paris : ici, le roman se délie de lui-même pour monter les marches d'un escalier de service, éreinté d'eau de Javel, et pour raconter tout ce qui, sous les façades, entretient la vie du lexique. Mais entre les traboules qu'à Lyon on condamne ou au contraire illumine et les îlots qu'on détruit, entre les pseudopalais des classes molles et les colifichets dont on pare les banlieues dans l'espoir que ceux qui y vivent se tiennent tranquilles, partout la tendance dominante est à l'éradication du propre et à la destruction du type. Non seulement, on ne sait plus les faire venir, les créer, mais on les rend les rend fossiles là où ils étaient opérants. Les formes du type - c'est même ce qui le définit - sont différentes en chaque lieu, et les problèmes d'une ville du tiers-monde comme Carthagène ne sont pas ceux, disons, de Florence (même si une partie de ce qui les menace est identique), de même que la question de la banlieue ne se pose pas de la même façon à Paris ou à Bogota, à Hambourg ou au Caire. Pourtant, à peu près partout sur la Terre, avec des différences d'indignité, de cynisme, de violence, existent des maisons qui ne sont pas des maisons, des rues qui ne sont pas des rues, des espaces qui n'ont pas d'espace. Et c'est même dans ces jachères, qui ont toutes entre elles des traits communs, que vivent désormais la plupart des hommes, ou tout au moins une partie croissante de la population mondiale c'est à l'échelle de ce bouleversement quantitatif que se pose la question de la ville et même celle du territoire tout entier : monde rural et zones sauvages tout aussi bien. Partout, cette question peut être définie comme celle de l'appropriation du propre, soit tout à la fois une restitution et une invention. Une ville qui serait tout entière son nom en propre, qui, suffisamment abandonnée à ses habitants pour n'en abandonner aucun à l'égarer du sans-lieu et qui, usée jusqu'à la corde, jouirait également de cordes fraîches nouvellement tendues - une telle ville, sans doute, n'a encore jamais existé. Pourtant, cette ville qui serait la ville entière, entièrement exposée au partage, et qui comporterait, faut-il le dire, la tension d'un accomplissement démocratique total, se figure d'elle-même comme le nom ou le pôle de toute politique à venir qui ne serait pas cette valse timorée entre gestion et symbole que l'on voit tous les jours.

La spontanéité même avec laquelle nous nous tournons vers de grands traits urbains du passé pour y puiser les figures modulables

d'un devenir-ville actuel tendu vers le bien-vivre ne doit pas nous faire oublier - et le cas de Carthagène, ville coloniale, est ici assez parlant - que ces traits parviennent, dans leur quasi-totalité, de sociétés dominatrices et violentes. La célèbre remarque de Walter Benjamin sur les monuments de la culture qui sont aussi documents de la barbarie s'applique en premier lieu aux oeuvres de l'architecture. Du Palatin à Manhattan, ce sont toujours les ressources de l'échange inégal qui ont fait les villes telles qu'on les voit, dans leurs ruines, leurs parures et leurs arrière-cours. Antique est le lien de l'architecture à la tyrannie, mais antique aussi est le trou que faisait l'agora dans la tyrannie.

L'agora, espace vide ménagé comme une garantie au centre de tout l'érigé, c'était, bien sûr, une forme urbaine (c'est même la fondation de la forme urbaine), mais c'était aussi, conséquemment, tout ce qui s'en allait d'elle par les rues, en pluie de paroles souiantes ou grincheuses. Ce ruissellement de paroles, libéré par la ville et qui devient murmure de révolte si la ville prétend se refermer sur lui, apparaît à la fin comme l'ébruitement de la ville elle-même : la ville, c'est la multiplication, l'ajointement et la rupture des récits. Contenir en silence l'existence des récits et la propager au loin comme un elfet de soi, tel est l'être-propre de la ville et ce pour quoi, sans aucune illusion sur la surdité, il convient, ne craignons pas le mot, de militer. La menace qui pèse sur elle, il faut que toute la ville en parle.